

# Michel Nejszaten : confidences d'un fugueur

*Bruxellois d'origine juive, Michel Nejszaten a été marqué par le destin de sa famille (les grands-parents et la plupart de la famille ont disparu dans le génocide). Ses parents, deux oncles et deux tantes, ont été partisans armés communistes et terriblement déçus à la fin de la guerre par leur parti.*

*Au terme de plusieurs expériences dans le milieu progressiste de Bruxelles, Michel N. a été attiré par la tradition ouvrière de Liège. Depuis 1971, il y vit en banlieue ouvrière et mène un combat pour apporter une contribution au renouveau de l'idéal révolutionnaire.*

*Mal dégrossie de la sauvagerie ardennaise, Luce Minet a parcouru depuis mai 1968 le même itinéraire social et politique.*

Luce Minet. - D'abord, es-tu un vrai Bruxellois ?

Michel Nejszaten. - Un vrai Bruxellois ?...

Non. Je suis né à Bruxelles en 1946 et j'y ai vécu jusqu'en 1971, mais mes parents étaient des immigrés des années trente, des Juifs de Pologne et de Tchécoslovaquie. Ils ont d'abord habité Anvers et se sont fixés à Bruxelles au début de la guerre, dans le cadre de leur activité de résistance armée. Mais c'était un phénomène plus général, parce qu'Anvers a connu les premières rafles, les premiers pogroms, tout le milieu juif actif est venu à Bruxelles et par la suite y est resté après-guerre. C'est très frappant car encore aujourd'hui le milieu de gauche juif se trouve à Bruxelles tandis que, à Anvers, ce sont les traditionalistes... et les diamantaires.

L. M. - Tu te sentais un Bruxellois particulier, à cause de ton milieu d'origine ?

M. N. – Jusqu'à l'âge de treize ans, j'étais de nationalité polonaise, je n'étais pas un Bruxellois comme les autres. Je me sentais visé par les remarques racistes; je me souviens d'une vieille femme, qui ne savait pas que j'étais étranger, et me faisait ses réflexions contre les immigrés. Puis, je ne parlais pas le bruxellois; j'en ai appris les premiers mots avec mon cousin qui était né en 1941 et avait été caché chez des Bruxellois de souche.

L. M. - Tu as eu l'impression en grandissant de t'intégrer au milieu bruxellois ?

M. N. - Le milieu bruxellois est quelque chose de fort hétérogène, à la limite il n'existe pas. Je te réponds jusqu'ici par rapport à ce qu'on appelle le « Brusselère » qui parle un patois flamand mais c'est quand même une minorité à Bruxelles.

L. M. - Justement, je voulais te demander: Pitje Scramouille, la famille Beulemans<sup>1</sup>, ce sont des images d'Épinal pour représenter Bruxelles, ou cela a une réalité ?

M. N. - Une réalité minoritaire. Tu rencontres des gens qui parlent ainsi, qui ont l'esprit très vif, qui sont très amusants, avec toutes sortes d'expressions piquantes – adoptées d'ailleurs par les intellectuels bruxellois. En fait, exactement l'opposé du Bruxellois balourd des « histoires belges » racontées par les Français.

Pendant mes cinq premières années, on habitait une mansarde près de la rue Belliard, mes parents avaient des activités et me laissaient à la garde d'un vieux couple. Leur fils avait vraiment l'accent, les expressions bruxelloises. Là où j'ai habité le plus longtemps, un quartier populaire à la frontière d'Ixelles, Uccle et Saint-Gilles, presque personne ne parlait le bruxellois, c'était francophone, les gens venaient de gauche et de droite. Les Bruxellois de souche n'étaient pas mon milieu courant, mais on en connaissait certains. Par exemple, la femme qui avait caché mon cousin pendant la guerre, c'était une « madame-pipi » de Schaerbeek, oui, celle-là était typique.

L. M. - À la recherche du vrai Bruxellois ! ... Le seul exemple que j'ai entête, ce sont certains receveurs de tram, qui faisaient sans arrêt des remarques sur les passagers et tout le tram se gondolait. J'entends encore

---

<sup>1</sup> Pitje Scramouille : personnage de fables bruxelloises. Le mariage de Mademoiselle Beulemans : pièce de boulevard se moquant à la fois des Parisiens et des Bruxellois, qui dame le pion à tous les conteurs d'« histoires belges » présents et à venir. Encore un trou dans votre culture, je parie (L. M).

un vieux et gros receveur répondre à très haute voix à une dame chic, montée avenue Louise et qui lui susurrerait en pinçant son français « Un direct, voulez-vous, receveur ». « Moi, mais je veux tout pour toi madameke ». Quel succès! Bon, mais il n'y a plus de receveur et ce sont des immigrés qui conduisent !

M. N. - Je pense aussi à l'ambiance des matches de foot de l'Union Saint-Gilloise en première division, le grand concurrent d'Anderlecht à l'époque (les années cinquante), là c'était un milieu très populaire. Pendant le jeu, on entendait tout le temps des blagues, des moqueries sur les joueurs et les supporters adverses, cela se faisait en bruxellois, toujours dans un style bon enfant, mais je ne pourrais pas dire que la foule se composait de Bruxellois d'origine, ceux qui lançaient des « zwanzes » bien, il s'agissait de « ténors » qui se faisaient remarquer.

On touche ici une des faiblesses de Bruxelles. S'il y avait eu un milieu homogène à Bruxelles, composé de ces gens-là qui sont très attachants, cela se serait passé autrement pour moi, peut-être. Précisément, le quartier où j'ai habité était très aimable, on connaissait pas mal de gens mais les contacts restaient des rapports de bon voisinage, sans plus.

L. M. - Voilà, on arrive dans le vif du sujet. Qu'as-tu trouvé à Ougrée (région de Liège) qui manque à Bruxelles ?

M. N. - Quand on vient à Liège, on est directement frappé par la serviabilité des gens, par l'entraide spontanée; tu peux adresser la parole à n'importe qui pour un renseignement, tu es bien accueilli. On te conduira même ; un jour de l'an, il neigeait, j'attendais le bus avec ma fille de trois ans. Pas de bus. Finalement, un type en voiture s'est arrêté pour nous dire que les bus ne roulaient pas à cause de la neige et il nous a conduits à destination à 6 km de là.

L'autre jour, la batterie de la voiture était à plat, un jeune homme l'a rechargée avec la sienne et avant cela, sur trois minutes, plusieurs personnes étaient venues voir.

À Bruxelles, on ne sait jamais sur qui on tombe, comment on sera accueilli. Comme on dit, c'est au « vogelpik<sup>2</sup> ».

Une fois qu'on gratte un peu, on s'aperçoit qu'à Liège le comportement des gens se réfère à toute une tradition ouvrière symbolisée par 36, l'idée de Front Populaire, d'unité des travailleurs, avec le syndicalisme, les coopératives, etc. On vit dans une tradition populaire relativement homogène ; on trouve aussi chez les gens un plus grand optimisme (même si cela a baissé ces dernières années), plus de joie, de gaieté, qu'on ne rencontre pas à Bruxelles où la population ne se connaît pas bien, ne s'amuse pas autant – à part certains quartiers bien précis.

L. M. - Je vais jouer l'avocat du diable. En tant qu'Ardennaise habitant la province, le Bruxellois m'est d'abord apparu comme le « Brusselère » sans gêne, le touriste agissant en pays conquis. Plus tard, à l'Université, Bruxelles est devenue la culture, les grosses têtes glacées ; et avec l'engagement social, j'ai connu Bruxelles la paperasse, Bruxelles la matraque, le pouvoir. Que veux-tu retoucher à cette caricature ?

M. N. - Les vrais « Brusselère » ne sont pas des intellectuels ou des gens aisés. Leur lieu typique était le marché aux puces où ils vendaient leurs bricoles, j'y allais souvent avec mon père, on voyait la misère dans ces quartiers. Aujourd'hui, ce sont devenus des taudis ou cela a été détruit. J'ai déjà parlé de la « madame-pipi », du public des matches de foot : des gens sympathiques et pas du tout arrogants, plutôt frondeurs.

Mais vu la présence de l'Université, des écoles supérieures, de toute l'administration, une couche intellectuelle importante s'est formée ou y a été attirée; elle est en partie influencée par l'ambiance populaire tout en n'ayant aucun rapport direct avec ce milieu. Quand je suis entré à l'Université, on l'appelait « la tour d'ivoire ». La plupart des étudiants que j'ai connus venaient d'autres coins du pays ; on nous considérait comme l'élite.

À ce moment-là, en 1963, j'ai quitté mon quartier populaire pour venir habiter avec mes parents près de l'Université. Là, c'était plus chic, on avait le chauffage central (avant, on montait les sacs de charbon pour le poêle ; la salle de bains, la cuisine et le wc se trouvaient dans la même pièce !), mais plus aucun contact avec les voisins, le cloisonnement complet.

Malgré tout, il existait dans le milieu intellectuel une tradition démocratique qui m'a attiré un certain temps. À cette période, le mouvement étudiant se remuait, développait le « syndicalisme étudiant » sur des revendications propres, mais en se référant au mouvement ouvrier, sans doute sous l'influence de la grève générale de 1960.

---

<sup>2</sup> Vogelpik : jeu de fléchettes sur cible.

Cela a débouché sur mai 1968 ; Bruxelles a été la seule Université du pays où il s'est passé des événements spectaculaires, une occupation avec assemblées libres et des débats où les utopistes et les anarchistes tenaient le haut du pavé, avec une remise en cause de toutes sortes d'aspects de la « société de consommation » (ce que le mouvement écolo devait reprendre à son compte en l'aménageant peu après). C'était assez progressiste, et m'a lié à Bruxelles jusqu'en 1970, où on a encore vécu un mouvement contre les colonels grecs... Cette époque s'est terminée par un couac qui m'a vraiment ôté l'envie de rester dans ce milieu étudiant : le mouvement contre la loi Vranckx (une loi empêchant l'installation d'immigrés en Belgique) s'est brusquement arrêté ; quinze jours après la plus vive agitation, plus personne ne s'y intéressait, l'indifférence totale comme si rien n'avait jamais existé – je ne parle même pas de mai 1968, complètement oublié. Ça m'a coupé la chique.

L. M. - C'est vrai, cette versatilité, cet aspect superficiel de la révolte m'ont aussi frappée.

M. N. - C'est l'aspect « élite ».

L'autre milieu qui s'est développé assez tard, dans les années soixante, ce sont les quartiers immigrés. Les vieux quartiers habités autrefois par les Bruxellois et par les immigrés juifs ont été abandonnés et repeuplés par des Marocains, Turcs, Espagnols, Grecs, etc. Je n'ai pas directement vécu cette réalité, j'habitais dans un autre coin. J'ai seulement connu à la fin les restaurants grecs près de la gare du Midi. Ils étaient bon marché (45 F), on allait choisir à la cuisine dans les casseroles. Cela plaisait aux étudiants et, finalement, ils ont complètement colonisé le restaurant.

Par la suite, comme j'étais engagé politiquement, on s'est intéressé au mouvement ouvrier. En 1970, une vague de grèves « sauvages » a traversé les usines de Bruxelles. Des usines de moyenne importance, Volkswagen, Citroën, Michelin... dans lesquelles les ouvriers étaient soit en majorité immigrés, soit des Flamands venant de leur campagne comme à Volkswagen. Les conditions des immigrés étaient très pénibles, le travail à la chaîne ou dans les produits chimiques. À l'occasion des grèves sauvages, on a eu le contact avec ces ouvriers en révolte.

C'est un autre aspect de Bruxelles, le seul qui m'attire encore dans cette ville. Dans les quartiers immigrés, on retrouve quand même une certaine tradition ouvrière, un certain accueil, les magasins, les rues où ils s'installent revivent ; mais cela reste limité à quelques coins de la ville, on ne peut comparer avec Liège et Charleroi qui vivent entièrement sous l'influence de la tradition ouvrière. En outre, plusieurs usines de Bruxelles se sont fermées depuis lors.

L. M. - Et Bruxelles ministères, Bruxelles répression ?

M. N. - J'ai vu s'édifier les quartiers administratifs, notamment sur l'emplacement de ma maison natale, près de la rue Belliard. Une série de quartiers sont devenus inaccessibles, rien que des bureaux. Pour moi, c'est des courants d'air. Quand tu passes là, rien que des courants d'air froid entre les tours. Cette invasion a provoqué plusieurs conflits avec les habitants délogés, aux Marolles, dans le quartier Nord, etc. Mais je n'habitais déjà plus Bruxelles.

Question répression, les immigrés trinquent surtout, sans cesse arrêtés, fouillés, en rue, dans les cafés...

On n'imagine pas de telles scènes à Liège. À nouveau, je n'ai pas connu cette répression, mais en ce qui me concerne, j'ai participé à des conflits à l'occasion des marches antiatomiques et pour le Vietnam (de 1963 à 1970), chaque fois plusieurs milliers de manifestants déviaient pour attaquer l'ambassade américaine ou d'autres « objectifs » ; à ces moments-là, les affrontements avec les flics et les gendarmes étaient vifs..., également lors des mouvements étudiants ou contre le régime de Franco. Il faut dire que, au pire, à part quelques coups de matraque, on risquait d'être enfermé au commissariat pour une nuit ou même quelques heures, ce n'était pas terrible. Les flics y allaient plus durement avec les immigrés ; je me souviens de la grève de Citroën à Forest, le piquet a été chargé à la matraque sauvagement par les flics... pour un simple piquet de grève ! En Wallonie, c'est exceptionnel.

L. M. - Pourquoi as-tu quitté Bruxelles ?

M. N. - Je t'ai déjà dit. C'était aussi une décision de mon groupe politique, on voulait se lier au mouvement ouvrier, on reprenait les thèses marxistes sur le rôle de la classe ouvrière, etc. Voilà l'argument politique de mon départ, mais qui correspondait aussi à un détachement de ma part envers Bruxelles. D'un côté, des liens trop faibles avec le milieu populaire de mon enfance, et les limites du milieu juif progressiste – en 1967, avec

la guerre des Six jours, il a basculé dans le chauvinisme et je ne voyais plus la possibilité de progresser avec ce milieu ; d'un autre côté, les faiblesses du milieu étudiant et celles du milieu immigré.

L. M. - Ces faiblesses sont-elles liées au statut de capitale ?

M. N. - Au départ, non, parce qu'il n'y avait pas encore autant de quartiers administratifs ni autant d'intellectuels. Maintenant, c'est complètement déglingué mais déjà au début, comme il n'y avait pas d'industrie suffisamment forte, développée, seulement une constellation d'entreprises différentes qui se créaient puis disparaissaient – il y a sans doute encore d'autres raisons –, dans ces conditions, un milieu populaire cohérent n'a pas su se constituer.

Ensuite, la situation de capitale a joué pour démanteler ce qui existait.

L. M. - Comment expliques-tu que mai 1968 a eu lieu à Bruxelles alors que Liège, pourvue d'une tradition, a été inexistante à ce niveau ?

M. N. – C'est le point positif de Bruxelles, où tellement d'éléments différents s'entremêlent que le milieu intellectuel est amené à s'ouvrir aux événements extérieurs; la France, notamment, a joué un grand rôle en mai 1968. Quoique le démarrage se soit fait autour du problème grec, quand Melina Mercouri est venue parler à l'ULB. Les milieux démocratiques, progressistes de Bruxelles sont sensibles à ce qui se passe dans le monde. À Liège, le milieu intellectuel n'a quasiment aucune autonomie. Il s'agit souvent d'enfants d'ouvriers ou de classes proches. Ils ont peu de dynamisme propre. C'est une autre histoire, on déborde sur les limites de Liège.

Pour moi, le mai 1968 à Bruxelles reste valable et se prolonge par le mouvement démocratique, le MRAX, l'aide aux réfugiés politiques, les avocats indépendants, etc. ; dans le milieu non ouvrier, Bruxelles me semble le plus intéressant.

À propos de cette tradition démocratique à Bruxelles, elle existait déjà dans la population pendant la guerre. Comme je l'ai dit, beaucoup de Juifs progressistes se sont retrouvés concentrés à Bruxelles au début de la guerre. Certains devenus des partisans (armés) et de 1941 à 1944, la majorité des partisans de Bruxelles étaient des Juifs immigrés (Polonais, Hongrois, Roumains...). Plusieurs m'ont raconté comment les gens réagissaient à leur égard. Les réactions étaient fort semblables, quel que soit le quartier. Mes parents n'ont jamais été dénoncés par les voisins qui se rendaient pourtant compte que ce jeune couple ne vivait pas normalement, faisait des trucs bizarres. Pareil pour la plupart des autres partisans. Un d'eux, très jeune, habitait les Marolles et se faisait traiter de « smoos » (yupin en bruxellois) par la population, mais quand il lui a pris la fantaisie d'aller à un bal de quartier (alors qu'il vivait dans la clandestinité), pas un ne l'a dénoncé. Lors des actions, les gens soutenaient passivement. Après un attentat, un partisan s'enfuyait avec la police à ses trousses. Il faisait beau et les habitants étaient sur le pas de leur porte, ils se sont mis à l'encourager : « Allez, manneke, plus vite ! et lui : « Mais cachez-moi, nom de Dieu ! », personne ne prenait le risque à chaud de le cacher mais on était avec lui.

L. M. - Alors, tu ne regrettes rien là (à part les escargots) ?

M. N. - Ah oui, les escargots, je les regrette toujours.

Des escargots de mer, cuits et très poivrés que les « marchandes de caricoles » (des Bruxelloises souvent très marrantes) vendent en rue dans des charrettes. Ça manque ici !

À part cela, je reste attaché à Bruxelles qui reste ma ville natale, ça me fait quelque chose quand je repasse dans le Quartier ou j'ai été à l'école, les souvenirs d'enfance... Mais je n'ai pour ainsi dire aucun attachement vis-à-vis des gens.

L. M. - Bref, tu es un renégat ?

M. N. - Ben... un fugueur disons.

L. M. - Pas étonnant, tu n'étais déjà pas un vrai Bruxellois.

M. N. - Je crois qu'ils sont tous ainsi, il n'y a presque plus de vrais Bruxellois.

Propos recueillis par Luce Minet.